

Partant pour un voyage de mille lieues, sans m'embarasser de provisions de route, « sous la lune de la troisième veille dans l'inquestionnable suis entré », pouvait dire cet Ancien: sur sa canne m'appuyant, en l'ère Jôkyô, l'an de l'Aîné de l'Arbre et du Rat [1684], à la huitième lune d'automne, lorsque je quittai mon logis délabré près la rivière, il soufflait un vent frisquet.

Dussent blanchir mes os
jusques en mon cœur le vent
pénètre mon corps

Après dix automnes
le nom de patrie désigne
Edo désormais

Le jour que je franchis la barrière, la pluie tombait et les montagnes disparaissaient toutes dans les nuages.

Brouillard et bruine
dissimulent le Fuji
charme de ce jour

Un certain Chiri m'assiste sur la route de ce voyage et se dépense pour me conforter en toute chose. Profonde est notre intimité que rien ne divise, et l'amitié est la sincérité même chez cet homme.

À Fukagawa
le bananier au Fuji
confié allons

Chiri

Tandis que nous longeons la Fuji-gawa, voici un enfant abandonné, dans sa troisième année à peine, qui pleure pitoyablement. Rapide autant que le cours de cette rivière, aux flots du monde inconsistant incapable de résister, abandonné jusqu'au terme d'une vie précaire comme rosée, le jeune lespédèze au vent d'automne ce soir peut-être répandra ses fleurs, demain peut-être se flétrira, me dis-je, et tiré de ma manche, je lui jetai de quoi manger, puis passai mon chemin :

Vous qu'émeut le cri
du singe au vent d'automne
l'enfant perdu hé quoi

Or ça, dis-moi ! Serais-tu de ton père haï, serais-tu de ta mère méprisé ? Non ce n'est point que ton père te hâisse, ce n'est point que ta mère te méprise. C'est le Ciel seulement qui en a décrété ainsi, ah pleure la misère de ton destin !

Le jour que nous franchissons la rivière d'Ôi, comme tout au long du jour la pluie était tombée :

Pluies des jours d'automne
ceux d'Edo auront comptées
rivière d'Ôi

Chiri

Chose vue :

Du bord du chemin
l'hibiscus par le cheval
s'est laissé brouter

À l'indistincte clarté de la lune, passé le vingtième jour, dans l'obscurité le long de la racine des monts, à dos de cheval, cravache pendante, je vais plusieurs lieues, avant que ne chante le coq. Perdu dans le rêve du « Départ à l'aube » de To Boku, parvenu à Sayo-no-Nakayama, en sursaut je me réveille.

À cheval somnole
et rêve au loin la lune
et fumée de thé

M'étant enquis de Matsubaya Fûboku qui se trouvait en Isé, j'allai lui rendre visite, et pour dix jours arrêtai mes pas.

À la nuit tombée j'allai faire mes dévotions au Sanctuaire Extérieur ; à l'ombre indécise du Premier Portique, les lanternes sacrées luisaient çà et là ; pénétré par « le vent des pins de la cime sans égale », une profonde émotion m'envahit :

Trentième nuit sans lune
cryptomères de mille ans
qu'empoigne l'ouragan

À la ceinture je ne porte le fer, et le bissac suspendu au col, à la main je tiens le chapelet de dix-huit grains. Je ressemble à un moine, et suis couvert des poussières du siècle ; je ressemble à un laïc, et n'ai point de cheveux. Je ne suis moine certes, mais qui ne porte le toupet l'on tient pour sectataire du Bouddha, et l'on m'interdit de me présenter devant les dieux.

Au fond du val de Saigyô court un ruisseau. J'avise des femmes qui y lavent des patates :

Ces femmes qui lavent
des patates si j'étais Saigyô
en vers chanterais

Ce jour-là, sur le chemin du retour, je m'arrêtai en une certaine boutique à thé ; lors une femme nommée Chô [Papillon] m'invita à composer un verset sur son nom ; ores voici ce que je traçai sur la soie blanche qu'elle me présentait :

Senteur d'orchidée
aux ailes du papillon
s'est communiquée

Je visite la hutte couverte de roseaux d'un ermite :

Une vigne vierge
plantée quatre cinq bambous
au vent furieux

Au début de la lune longue, revenu au pays natal, je trouve les carex du jardin de l'aile nord desséchés par le gel, si bien qu'à présent il ne reste plus même la trace [de ma mère]. Tout est transformé, les tempes de mon frère ont blanchi, les rides barrent ses sourcils, mais la vie du moins nous reste, constatons-nous, et les paroles lui faillant, mon frère aîné dénoue les cordons d'une bourse à amulettes : « Vois, me dit-il, les cheveux blancs de notre mère ! Ainsi que du fils d'Urashima lorsqu'il ouvrit le coffret précieux, tes sourcils à toi aussi grisonnent ! » et pendant un moment nous versons des larmes :

Dans ma main fondra
car chaudes sont mes larmes
le givre d'automne

Pérégrinant par la province du Yamato, nous voici arrivés au lieu-dit Také-no-uchi, dans le canton de Kakugé. Comme c'est là le village natal de notre Chiri, nous y restons quelques jours pour nous délasser.

Au-delà d'un bosquet il est une maison :

L'arc à coton ah
du luth évoque le son
au-delà des bambous

Je vais faire mes dévotions au monastère du Taéma, au mont Futagami ; dans le jardin l'on peut voir un pin qui doit bien avoir mille ans, et dont on pourrait dire qu'« il est si gros qu'il cacherait un bœuf ». Encore qu'il s'agisse d'un être privé de sens, ses liens avec les bouddhas lui ont permis d'échapper heureusement aux atteintes de la cognée.

Moines et volubilis
combien a-t-il vu mourir
le pin de la Loi

Seul je m'enfonce dans les monts de Yoshino ; en vérité, au plus profond de la montagne, les blancs nuages s'entassent sur les cimes, des traînées de pluie ensevelissent les vallées, çà et là je distingue, toutes petites, les huttes des rudes montagnards, à l'ouest l'on coupe du bois, et l'écho de l'est en renvoie le bruit, le son des cloches des monastères au fond de mon cœur éveille des résonances. De ceux qui de tout temps se sont engagés dans ces montagnes pour oublier le monde, bon nombre se sont réfugiés dans la poésie chinoise, ou se sont adonnés à la japonaise. Or bien, ce lieu n'est-il pas en tout point semblable à ce que l'on dit du mont Ro en Morokoshi ?

Dans une hôtellerie de pèlerins, je demande l'hospitalité pour une nuit :

De votre battoir
faites-moi ouïr le bruit
digne hôtesse

Le site de la hutte d'herbes du vénérable Saigyô se trouve à deux *chô* environ de la chapelle du Fond, sur la droite, et pour s'y rendre il n'est qu'un sentier de fagotiers à peine tracé, qui franchit une vallée abrupte ; l'endroit inspire une émotion sacrée. La fameuse « eau claire goutte à goutte » semble avoir conservé son aspect d'autrefois, puisque aujourd'hui encore l'eau tombe goutte à goutte.

À la rosée goutte à goutte
des souillures d'ici-bas
puissé-je me laver

Que si au Japon il était un Hakui, pour sûr il s'en rincerait la bouche ; que si à Kyoyu l'on apprenait son existence, il s'en laverait l'oreille. Le temps de gravir la montagne et

de redescendre la pente, le soleil d'automne déjà incline à l'horizon, si bien que je laisse de côté des lieux illustres pour aller tout droit m'incliner devant le mausolée de l'empereur Go-Daigo.

Sur le mausolée
passés les ans quels souvenirs
herbe-du-souvenir

Parti du Yamato, je traverse le Yamashiro et par la route d'Ômi, j'arrive en Mino où, passés Imasu et Yamanaka, voici l'antique tombe de Tokiwa. Ce que dit dans ses vers Moritaké d'Isé :

au sire Yoshitomo
semblable le vent d'automne

à quelle sorte de ressemblance cela peut-il s'appliquer ? Pour moi, voici :

Aux sentiments
de Yoshitomo ressemble
le vent d'automne

À Fuha :

Au vent d'automne
il n'est que fourrés ou champs
Barrière de Fuha

La nuit que je passai à Ôgaki, Bokuin m'accueillit dans sa maison. Et puisque, au moment de quitter les landes de Musashi, j'étais décidé à faire ce voyage, « dussent blanchir mes os » :

Sans en être mort
j'arrive au bout du voyage
en ce soir d'automne